

L'HIPOCRITE CORRIGÉ,  
*D R A M E* ,  
EN UN ACTE, EN PROSE.

*Tome II.*

A



## AVERTISSEMENT.

*ON m'a assuré que le fond de cette Pièce est de M. Berquin ; un des Professeurs d'une fameuse maison d'Institution de Paris en ayant retouché le Dialogue à sa manière, & cette manière ne se trouvant point du goût de plusieurs personnes , on me pria de le refaire , en me remettant le manuscrit sur lequel j'ai travaillé. J'ai tâché de justifier la confiance qu'on eut en moi. Il aurait sans doute été plus simple de recourir à la production originale de M. Berquin ; j'ignore les raisons qui en ont empêché , & serais très-flaté que mon Ouvrage méritât d'être accueilli aussi favorablement que ceux de cet Auteur estimable.*

---

## P E R S O N N A G E S .

M. DE VALCOURT.

M. D'ARCI, ami de M. de Valcourt.

RODOLPHE, fils de M. de Valcourt.

FRÉDÉRIC, neveu de M. de Valcourt.

LA MONTAGNE, Valet-de-chambre  
de M. de Valcourt.

GEORGE, ancien Garde - chasse de  
M. de Valcourt.

*La Scène est dans le Château de M. de  
Valcourt.*



# L'HIPOCRITE CORRIGÉ,

*D R A M E.*

---

## SCÈNE PREMIÈRE.

M. DE VALCOURT, RODOLPHE.

M. DE VALCOURT.

**M**A foi, non, mon ami, je ne t'attendais pas de si tôt. Les vacances ne commencent que dans quinze jours à ton Collège,

R O D O L P H E.

C'est bien vrai, mon papa; mais je viens ici pour une affaire très-importante.

M. DE VALCOURT.

Voilà comme sont les paresseux : ils sont toujours pressés de quitter leurs Maîtres, leurs Précepteurs, & retournent à leurs études le plus tard qu'ils peuvent.

R O D O L P H E.

Rendez-moi plus de justice, mon papa. Tout le

A iij

## 6 L'HIPPOCRITE CORRIGÉ,

monde vous assurera, dans mon Collège, qu'aucun de mes camarades n'est plus que moi attaché à ses devoirs.

M. DE VALCOURT.

Tu les quittes cependant bien facilement. Car enfin, quelle affaire si pressante t'amène ici, dans un tems sur-tout où l'on compose pour les Prix dans ton Collège? Vois si ton cousin Frédéric a suivi le mauvais exemple que tu lui donnes : il a mieux aimé te laisser venir seul.

R O D O L P H E.

Je compte bien retourner dès demain à mon Collège, quand je vous aurai appris des nouvelles de mon cousin Frédéric, que vous ne me proposerez peut-être pas toujours d'imiter.

M. DE VALCOURT.

Comment ! qu'a-t-il donc fait encore, cet étourdi ?

R O D O L P H E.

(*A part.*) J'empêcherai bien qu'il ne soit plus aimé que moi. (*haut.*) Il se conduit d'une manière indigne ; & c'est ce que j'ai cru qu'il était à propos de vous apprendre au plus vite.

M. DE VALCOURT.

Peste ! que n'es-tu aussi diligent à étudier qu'à faire de mauvais rapports !

R O D O L P H E.

Je suis au désespoir d'être obligé de vous les

faire : mais ils sont d'une si extrême conséquence !

M. D E V A L C O U R T.

Voyons donc quelles sont les nouvelles espiègleries de ce petit coquin de Frédéric ?

R O D O L P H E.

D'abord , il a vendu presque tous ses livres d'étude , & même ceux de prières : je les ai vus par hasard chez un Bouquiniste. Peut - on pousser plus loin l'oubli de ses devoirs !

M. D E V A L C O U R T.

Cette faute est facile à réparer , & une bonne mercuriale....

R O D O L P H E.

Mais , mon cher papa , tandis que j'ai soigneusement conservé l'argent que vous m'avez donné pour mes menus-plaisirs , lui , il a dépensé le sien jusqu'au dernier sou , & a même vendu tous ses habits. Le Bouquiniste est cause que nous avons tout découvert.

M. D E V A L C O U R T.

Que me dis - tu là ! est - il possible qu'il ait porté l'inconduite jusqu'au point de vendre ses habits ?

R O D O L P H E.

( *A part.* ) Bon ! il commence à lui en vouloir. ( *haut.* ) Hélas ! oui , il ne lui reste plus que celui qu'il a sur le corps ; & afin de se défaire de toutes ses richesses , il a mis sa montre en gage.

A iv

## L'HIPOCRITE CORRIGÉ,

M. DE VALCOURT.

Je ne l'aurais jamais cru si pervers : il mérite une punition exemplaire.

R O D O L P H E.

Oh ! pardonnez - lui , mon papa. (*à part.*) Je me doute qu'il n'en fera rien.

M. DE VALCOURT.

Tu es trop bon de me demander grâce pour un pareil garnement. Il est vrai que c'est ton cousin , & que tu devrais l'aimer , s'il était plus sage. .

R O D O L P H E.

C'est ce que je ne cesse de me dire , malgré le scandale qu'il me cause , à moi qui sens sur - tout combien des livres de prières sont précieux.

M. DE VALCOURT.

Tu as raison , mon fils : quand on chérit la Religion , l'on ne peut manquer d'être un homme estimable.

R O D O L P H E.

Je voudrais pouvoir vous taire..... qu'il a découché une nuit du Collège.

M. DE VALCOURT.

C'en est trop , je vois que c'est un libertin déterminé , & je lui défends d'ôser jamais se montrer à mes yeux.

R O D O L P H E.

Modérez-vous , mon cher papa ; il est déjà assez malheureux , sans éprouver encore votre colère.

Voici une lettre du Principal , qui n'a jamais pu l'amener à se repentir de ses fautes.

M. DE VALCOURT,

J'avais bien mal placé ma tendresse.

( *Il lit.* )

« Monsieur, c'est avec peine que je me décide à vous porter  
 » les plaintes les plus graves sur l'inconduite de Monsieur votre  
 » neveu, qui s'est même absenté une nuit du Collège. Je lui ai  
 » en vain représenté combien il est coupable ; il persiste à garder  
 » le silence sur l'usage qu'il a fait de son argent & du produit  
 » de sa montre, ainsi que sur les causes de son absence de la  
 » maison. J'attends vos ordres, Monsieur, pour le renvoyer de  
 » notre Collège, attendu qu'il n'y peut plus être que d'un très-  
 » mauvais exemple. J'ai l'honneur d'être avec attachement &  
 » respect, Monsieur le Marquis, votre très-humble & très-  
 » obéissant serviteur, P O R C E T, Principal. »

( *Après avoir lu.* )

Je vais lui écrire qu'il le chasse, & que je l'abandonne à son mauvais sort.

R O D O L P H E.

Mon pauvre cousin me fait cependant pitié.

M. DE VALCOURT.

Il n'en doit plus faire. Va te rafraîchir, mon ami ; j'apperçois d'Arci, son éternel partisan : laisse-moi lui raconter tout ce que je viens d'apprendre.

R O D O L P H E, *à part, en sortant.*

Je ne craindrai plus qu'il me supplante dans l'amitié de papa.

A V



SCÈNE II.

M. DE VALCOURT, M. D'ARCI.

M. DE VALCOURT.

EH bien, grave personnage, savez-vous des nouvelles de votre cher protégé ?

M. D'ARCI.

Que voulez-vous dire ?

M. DE VALCOURT.

J'entends parler de Frédéric, que vous élevez toujours jusqu'aux nues.

M. D'ARCI.

Son cousin vient d'arriver, m'a-t-on dit, l'air fort échauffé, & ne m'a pas encore fait part de ce qui peut intéresser ce cher enfant, si digne de l'amitié de tous ceux qui le connaissent.

M. DE VALCOURT.

Oui, c'est un excellent sujet, dont on parlera beaucoup dans le monde.

M. D'ARCI.

Est-ce que vous lui en voulez encore au sujet de l'étourderie qui lui fit tuer à la chasse un de vos chiens ? Vous n'avez que trop puni cette étourderie, en chassant le malheureux George, qui lui avait prêté un fusil.



M. DE VALCOURT.

Il s'agit de faits beaucoup plus sérieux. Je n'ai que trop à me repentir d'avoir eu l'imprudence de me charger de ce garnement, orphelin de père & mère, & que je me proposais de faire élever comme mon fils.

M. D'ARCI.

Il est votre proche parent, & rien ne saurait vous détourner de vos généreuses intentions.

M. DE VALCOURT.

Il a brisé les liens qui nous unissaient, & changé entièrement mon cœur.

M. D'ARCI.

Qu'a-t-il donc fait de si épouvantable ?

M. DE VALCOURT.

Ce qu'il a fait ? Il a vendu ses livres, ses habits, mis sa montre en gage, & découché de son Collège. Tenez, lisez la lettre que m'écrit le Principal.

M. D'ARCI.

Je suis confondu de tout ce que vous me dites.

*(Il lit tout bas la lettre.)*

M. DE VALCOURT.

N'est-ce pas un joli garçon ?

M. D'ARCI.

Je ne puis me résoudre à le condamner, sans l'avoir entendu.

M. DE VALCOURT.

Corbleu ! il faut que votre prévention soit bien forte à son égard.

A. vj

M. D'ARCI.

En tout cas, quand il aurait le malheur d'être coupable, il faudrait plaindre les erreurs d'une jeunesse inconfidérée, & ne point achever de le perdre, en lui retirant votre amitié.

M. DE VALCOURT.

Non, voilà qui est fini, je ne veux plus entendre parler de lui.

M. D'ARCI.

Eh! que voulez-vous qu'il devienne?

M. DE VALCOURT.

Ce qu'il pourra.

M. D'ARCI.

Songez, mon ami, que ce n'est point par une extrême rigueur qu'on doit corriger la Jeunesse; elle est semblable à un arbruste, ou à une plante délicate, qu'un appui salutaire garantit de la violence des vents.

M. DE VALCOURT.

Tarare! Vous êtes toujours dans vos sublimes comparaisons. Mais prouvent-elles qu'on doit flater les vices d'un libertin?

M. D'ARCI.

Elles démontrent qu'afin de ramener à la raison un jeune cœur trop indocile, on ne le punit qu'avec douceur.

M. DE VALCOURT.

Ses fautes graves & multipliées ne méritent aucune sorte d'égard.

M. D'ARCI.

Mais, à vous dire la vérité, je ne le crois pas aussi coupable qu'il vous le paraît : je ne lui ai connu que les meilleures qualités.

M. DE VALCOURT.

Je me retire, car je craindrais d'oublier notre amitié de vingt années. Malgré votre prévention & votre apologie, je ne conseille pas à Monsieur Frédéric de s'offrir à ma vue. Je vais écrire & informer le Principal de mes intentions. (*Il sort.*)

## S C È N E I I I.

M. D'ARCI, *seul.*

**P**EU s'en faut que deux anciens amis ne se brouillent entièrement, pour les fredaines d'un Ecolier. Mais voilà comme il est, prompt comme la poudre ; du reste, un cœur excellent... Tâchons de le rappeler à des intentions plus raisonnables, & débrouillons ce que la conduite de mon cher Frédéric a d'incompréhensible. Rodolphe n'a pas peu contribué à noircir ses actions : je le soupçonne d'être jaloux du mérite de son cousin, & je....



## SCÈNE IV.

M. D'ARCI, LA MONTAGNE.

LA MONTAGNE, *d'un air mystérieux.*

**M**ONSIEUR, puis-je vous dire deux mots, sans risquer d'être entendu ?

M. D'ARCI.

Vous voyez bien, M. la Montagne, qu'il n'y a ici personne.

LA MONTAGNE.

C'est qu'on dit que les murs ont des oreilles ; & si Monsieur de Valcourt venait à savoir que je contredis ses sentimens, il ne ferait pas bon pour moi, quoique j'aie l'honneur d'être son valet-dé-chambre.

M. D'ARCI.

Il n'en saura rien, je vous le promets.

LA MONTAGNE, *bas à l'oreille de M. d'Archi.*

Monsieur Frédéric est ici.

M. D'ARCI.

Il est ici ! Et dans quel endroit ?

LA MONTAGNE.

Dans le petit bois qui est auprès de l'Orangerie. J'y allais rêver à un quatrain que je veux faire en six vers ; car je suis Poète aussi, moi, Monsieur : tout le monde s'en mêle.

M. D'ARCE.

Il y paraît. Eh bien ?

L A M O N T A G N E.

J'ai apperçu tout-à-coup notre jeune Monsieur Frédéric. Mais qu'il est changé ! Il a les yeux rouges... comme s'il venait de pleurer à une Tragédie ; il est pâle & défait..... comme un héritier trompé dans ses espérances.

M. D'ARCE.

Recommandez-lui qu'il se cache avec soin, jusqu'à ce que je lui aie parlé.

L A M O N T A G N E.

Qu'a-t-il donc fait, ce bon jeune homme, si aimable, si gai, & que nous chérifions tous ? On dit que Monsieur est furieux contre lui. Monsieur Rodolphe sera sûrement venu faire quelques faux rapports.

M. D'ARCE.

Ecoutez, tâchez de l'introduire ici sans qu'on l'apperçoive. Monsieur de Valecourt écrit dans son cabinet. Rodolphe est, je crois, à l'office, occupé à faire mains-basses sur mille friandises... Non, le voici ; profitez de ce moment, faites-le monter par l'escalier dérobé : vous m'avertirez quand il sera près de cette salle.

L A M O N T A G N E.

Quel plaisir pour moi d'être utile à un jeune

16 L'HIPOCRITE CORRIGÉ,

homme si intéressant! Je n'aurai pas plus de joie en trouvant la rime que je cherche.

( *Il sort.* )

---

S C È N E V.

M. D'ARCI, RODOLPHE.

R O D O L P H E.

( *A part.* ) I N D I S P O S O N S aussi Monsieur d'Archi contre Frédéric. ( *haut.* ) Vous avez beaucoup de chagrin, n'est-ce pas, Monsieur, de la mauvaise conduite de mon cousin? Pour moi, j'en suis pénétré de douleur.

M. D'ARCI.

Vous n'auriez pas dû vous charger d'être son accusateur.

R O D O L P H E.

Eh! mon Dieu, je l'avais bien pensé.

M. D'ARCI.

Pourquoi donc vous êtes-vous permis d'agir de la sorte?

R O D O L P H E, *embarrassé.*

C'est que.... c'est que.... le Principal voulait envoyer quelqu'un qui aurait encore aggravé les choses.

M. D'ARCI.

Ne vous a-t-on pas dit, Monsieur, qu'un enfant bien né ne doit jamais jouer le rôle de délateur ?

R O D O L P H E.

On n'a pas eu la peine de me le dire, parce que je n'eus jamais une telle façon de penser.

M. D'ARCI.

Vous ne me le prouvez guère en cette occasion.

R O D O L P H E.

Pardonnez-moi ; je n'ai pas rapporté à papa la moitié des plaintes que l'on fait de mon cousin. Par exemple, qu'il est menteur, gourmand, opiniâtre, emporté : il a si peu de religion, qu'il a vendu ses livres de prières ; & il est si peu charitable, qu'il a dépensé tout son argent.

M. D'ARCI.

Au-lieu que vous gardez soigneusement le vôtre ?

R O D O L P H E.

Sans doute. N'ai-je pas raison ?

M. D'ARCI.

Il est clair que vous ne vous ruinez point en aumônes.

R O D O L P H E.

Mais je suis toujours en état de la faire.

M. D'ARCI.

Puisque vous êtes si bienfaisant, disposez-vous à secourir votre cousin ; car le voilà sans asile, sans appui.



18 L'HIPOCRITE CORRIGÉ,

R O D O L P H E.

Eh ! que puis-je faire pour ce pauvre malheureux ?  
Tâchons plutôt de fléchir mon papa, furieusement  
irrité contre lui.

M. D'ARCI.

J'espère lui faire entendre raison... (*apercevant  
la Montagne qui lui fait des signes.*) J'ai à parler  
à ce garçon, laissez-nous.

R O D O L P H E, *à part.*

Il n'est pas facile à persuader, ce Monsieur d'Arci.  
(*Il sort.*)

---

S C È N E V I.

M. D'ARCI, LA MONTAGNE.

L A M O N T A G N E.

M O N S I E U R, Monsieur !

M. D'ARCI.

Eh bien, quoi ?

L A M O N T A G N E.

Il est là.

M. D'ARCI.

Où donc ?

L A M O N T A G N E.

Dans le petit cabinet, au haut de l'escalier dérobé.

DRAME.

19

M. D'ARCI.

Faites-le entrer.

LA MONTAGNE.

Vous allez voir, Monsieur, comme il est tremblant : cet enfant - là ne peut être qu'honnête ; il n'a point l'effronterie du vice.

M. D'ARCI, *le rappelant.*

St, st. Vous aurez soin de prendre garde que personne ne vienne nous surprendre.

LA MONTAGNE.

Cela suffit ; si les murs ont des oreilles, moi, j'ai de bons yeux.

*(Il introduit Frédéric, & il se tient au fond du Théâtre.)*

---

SCÈNE VII.

M. D'ARCI, FRÉDÉRIC, LA MONTAGNE,  
*au fond du Théâtre.*

M. D'ARCI.

JE ne vous aurais jamais cru, Frédéric, capable de faire tant d'équipées.

FRÉDÉRIC.

Que je trouve du moins en vous, Monsieur, un intéressé auprès de mon oncle.

20 L'HIPOCRITE CORRIGÉ,

M. D'ARCI.

Il ne me serait que trop difficile de le calmer, dans le juste sujet qu'il a d'être en colère.

F R É D É R I C.

Je ne puis soutenir l'idée de vous paraître coupable à tous les deux. Que mon cousin Rodolphe me méprise ; que le Principal me voie avec indignation ; que m'importe ? Je ne desire l'estime que de deux personnes ; & c'est pour m'efforcer de la ravoir, que je me suis rendu ici.

M. D'ARCI.

Je serais enchanté, mon cher Frédéric, que tu parvinsses à te justifier.

F R É D É R I C.

Mais quand je veux vous ouvrir mon cœur avec franchise, je sens que l'aveu que j'ai à vous faire, me coûte infiniment.

M. D'ARCI.

Aye, aye ! voilà qui m'annonce un coupable honteux de ses fautes.

F R É D É R I C.

Ecoutez-moi donc..... puisqu'il faut tout vous révéler.

L A M O N T A G N E.

Eh ! vite, Monsieur Frédéric, sauvez-vous..... Non, non, ce n'est rien.

M. D'ARCI.

(*A la Montagne.*) Ne nous effrayez donc pas

mal - à - propos. ( à Frédéric. ) Poursuivez, & sur-tout foyez sincère.

F R É D É R I C.

Un jour de vacance j'allai, avec les pensionnaires du Collège, me promener à deux lieues de Paris: il y avait une foire dans ce village.

M. D' A R C I.

Ah! c'est pour manger des oranges, des dragées, & d'autres friandises, que vous avez vendu vos livres, votre montre.

F R É D É R I C.

Je vous jure qu'il n'en est rien.

M. D' A R C I.

Est-ce pour voir les finges, les polichinels ?

F R É D É R I C.

Que n'avais-je ou plus d'argent, ou plus d'effets pour m'en procurer !

M. D' A R C I.

Jolie manière de se justifier !

F R É D É R I C.

J'avais soif, j'entrai dans un cabaret.....

M. D' A R C I.

Fi! cela ne convient qu'à des ivrognes.

F R É D É R I C.

J'étais avec quelques-uns de mes camarades. A peine venions-nous de nous asseoir, que.....

Pour le coup, nous sommes perdus, c'est Monsieur de Valcourt.

M. D'ARCI, à Frédéric.

Passez promptement dans ce cabinet.

F R É D É R I C.

Non, je vais attendre mon oncle, me jeter à ses pieds, & lui...

M. D'ARCI.

Il ne voudra pas t'entendre.

LA MONTAGNE, *poussant Frédéric par les épaules.*

Eh! ne perdez pas de tems : craignez pour vos oreilles.

(*Il le pousse dans le cabinet, & sort par la porte où entre M. de Valcourt.*)

M. D'ARCI, *seul.*

J'ai bien peur que Frédéric ne soit pas aussi innocent que je le croyais d'abord.



## S C È N E V I I I.

M. DE VALCOURT, M. D'ARCI.

M. DE VALCOURT.

**M**A lettre est écrite, & je viens de la faire partir à l'instant.

M. D'ARCI.

Vous chargez sans doute le Principal de lui donner quelques secours, afin qu'il ne se trouve point à l'abandon ?

M. DE VALCOURT.

Jé le charge de le mettre à la porte du Collège.

M. D'ARCI.

Ignorez-vous que la misère, encore plus dangereuse que le libertinage, entraîne souvent dans le crime ?

M. DE VALCOURT.

Il faut lui faire sentir toute l'horreur de sa faute, & de quelle conséquence est pour lui la perte de mon amitié.

M. D'ARCI.

Prenez garde, Monsieur, de ne point imiter la barbarie de certains parens, les prisons, l'exil, sont pour les criminels, & non pour les étourderies de la Jeunesse.

## SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, LA MONTAGNE.

LA MONTAGNE.

GEORGE desire d'avoir l'honneur de parler à Monsieur de Valcourt.

M. DE VALCOURT.

Ce coquin de Garde-chasse, que j'ai congédié depuis plusieurs mois !

LA MONTAGNE.

Lui-même.

M. DE VALCOURT.

Voilà encore de mes gâteurs d'enfans. Prêter un fusil à un étourdi qui me tue mon meilleur chien de chasse, en croyant tirer sur un lièvre !

M. D'ARCL.

Vous l'avez cruellement puni de cette imprudence.

LA MONTAGNE.

C'était un si brave homme !

M. DE VALCOURT, à la Montagne.

Que dites-vous, maître sot ?

LA MONTAGNE.

Je songeais que le Philosophe Sénèque était un bien brave homme.

M. DE VALCOURT.

M. DE VALCOURT.

Je ne me soucie guère de le voir. Que peut-il vouloir me dire ?

M. D'ARCI.

Vous ne pouvez refuser d'écouter ce pauvre malheureux.

M. DE VALCOURT.

Allons ; qu'il entre , & que le diable l'emporte.

LA MONTAGNE, *à part.*

Le voilà pourtant qui s'adouct. (*Il sort.*)

M. DE VALCOURT.

On est sans cesse importuné par une foule de misérables.

M. D'ARCI.

Eh ! qu'importe aux cœurs durs les cris des infortunés ? ils ont le malheur d'être insensibles.

SCÈNE X.

M. DE VALCOURT, M. D'ARCI, GEORGE.

GEORGE.

J'ACCOURONS, Monseigneur, vous prier en grâce de me bailler un bon certificat.

M. DE VALCOURT.

Est-ce que je ne t'en ai pas donné ?

*Tome II.*

B



G E O R G E.

Voirement non, mon bon Seigneur. Vous m'avez tant seulement baillé la signifiante de déguerpir bian vite du châtaiu, & de ne me présenter jamais devant les yeux de vote vue.

M. D E V A L C O U R T.

Aussi tu es cause de la mort de mon pauvre Burfaut.

G E O R G E.

J'ons été bian marri du trépassement de Monsieu vote chien. Mais pouvions-je-ti prévoir ste accident ? Ça n'était pas la parmière fois que le jeune Monsieu Fadéric se servait d'un fusil comme eune merveille.

M. D E V A L C O U R T.

Je vois qu'il y a eu dans t'on fait plus de bêtise que de malice ; n'en parlons plus. Tu as donc besoin d'un certificat ? Est - ce que tu ne trouves pas à vivre ?

G E O R G E.

Ah ! mon maître, du depuis que j'ons pris congé de chez vous par force, j'ons mangé furieusement de vache enragée, sus vote respect.

M. D' A R C I.

Le travail n'a pas dû te manquer ?

G E O R G E.

Les tems sont si durs, que chacun se tiant où il se trouve. Ne pouvant me détarrer la moindre place, tant petite fut alle, j'allimes me louer à la journée,

& ma pauvre femme itout. Mais Georgette, ma fille, tombit malade ; ça nous mangit note avoir. I fallut vendre petit-à-petit nos meubles, tout le bataclan, nos guenilles, révérence parler ; & je nous trouvimes tous les trois couchés sur la tarre, note mère à tretous.

M. DE VALCOURT, *bas à M. d'Arcki.*

Son récit me fait de la peine.

G E O R G E.

Enfin, note femme, le bon Dieu veuillisse avoit son âme, trépassit de mal-aise & de chagrinement.

(*Il s'essuie les yeux.*)

M. D E V A L C O U R T.

Eh ! malheureux, que ne venais-tu chercher des secours auprès de moi ?

G E O R G E.

Vous rabouissez trop le pauvre monde, pour que j'osiffisse m'y froter.

M. D E V A L C O U R T, *à part.*

Quelle leçon je reçois !

M. D' A R C I, *à part.*

Je crois que Valcourt s'attendrit : tant mieux pour Frédéric.

G E O R G E.

La brave femme que ça était ma défunte ménagère ! Jamais alle ne difit un mot pus haut que l'autre. Si j'avions du chagrin, alle me consoliffait ; quand je cryons par fois, alle ne me tenait point

B ij

tête, elle était douce ni pus ni moins qu'un mouton, aut-i que j'ayons parda eune si bonne femme !

(*Il pleure.*)

M. DE VALCOURT.

Mon pauvre George, tu me fais pitié.

G E O R G E.

Ça m'encourage à vous dégoïser le reste. N'y a qu'à m'en aller à Paris, me sis-je dit. Je n'en sommes éloignés que de douze lieues. Il y a tant de gens dans ste grande ville qui avont de quoi faire huit à dix repas par jour : ils ne me refuseront peut-être pas un morcieau de pain, sur-tout quand je le gagnerons par le travail.

M. D'ARCI.

Il est des riches bien peu compatissans.

G E O R G E.

Je ne l'ons que trop éprouvé. Je n'avions que quelques sous pour faire note route ; Georgette, qui court comme un lévrier, quoi qu'elle n'ait que six ans, & qui avait souvent pu faim que je ne pouvions li bailler à manger, s'en allit tendre la main, & ramassit pus de refus que d'aute chose. A deux lieues de Paris, dans eun village, elle se présentit à la porte de cheux un cabaret, où note jeune Monsieu Fadéric chopinait avec eun troupeau de ses camarades, & ....

M. DE VALCOURT.

Le coquin ! aller dans un cabaret !

M. D' A R C I.

C'était un jour de récréation, & il avait soif.  
Continue, mon ami George.

G E O R G E.

Il reconnût tout de suite ma Georgette, se levit, l'embrassit, li demanda où j'étions, & voulut qu'elle li conduisist. J'étions dans un coin, assis sus eune piarre, pouffant des soupirs qui me fendions la poitrine. Dès qu'il m'apperçussit, il fautit à mon cou, quoique je fussions tout déguenillé.

M. D' A R C I.

Le bon cœur qu'a cet aimable enfant !

M. D E V A L C O U R T.

Ne l'interrompez donc pas.

G E O R G E.

Qu'est - ce, mon pauve George ? me disit - il comme ça, tu paraïs dans un bian triste équipage. Je ne souffrirons pas qu'un homme qui a sarvi mon onque, manque de pain. Suis - moi dans Paris, se fit-il. En achevant ces braves paroles, il me baillit sa bourse, & me forcit de la garder. Je ne voulions pas non pus qu'il quittist Messieux ses jeunes camarades ; il l'exigit absolument, & je marchies côte à côte avec li, en pleurant de joie.

M. D E V A L C O U R T.

Je ne croyais pas que Frédéric eut un si bon naturel.

B iij

G E O R G E.

Il m'amenit en eune belle grande maison, où l'on baille à louage des chambres toutes engencées, avec de mirouers qui reluisions comme des souleils ; il m'installit dedans eune , avec note petite fille , où j'étions , morgué , comme eun Prince , ou un Receveux des Tailles. Il nous fit ensuite habiller-tout battant neuf. Et pis ce généreux enfant , non - content de pourvoir à note nourriture , me contraignisit d'aller chaque soir à son Collégion , & me baillait en secret le pain & les friandises de son déjeûner & de son goûter.

M. DE VALCOURT, *s'effuyant les yeux.*

Je connais maintenant la cause des dépenses qu'il a faites.

G E O R G E.

Un jour il me dit, dit-il : Mon cher George , il est à propos de mettre ta fille en apprentiffure cheux eune maitresse Lingère ; vians li conduire toi-même ; j'ons payé tout ce qu'il faut pour ça. Les lanternages , les escritures durirent jusques bian avant dans la soirée ; en sorte qu'il fut obligé de passer la nuit dedans ma balle chambre.

M. D' A R C I.

Voilà le noble usage qu'il a fait de sa montre. Je ne puis retenir mes larmes.

## G E O R G E .

Sa montre ! Ah ! je me doutions bien que ce cher enfant s'incommodait pour moi , quoiqu'il m'assurât du contraire. Aussi , ne voulant pas li être à charge , j'ons tant fureté , qu'on m'a indiqué Monsieur le Comte de Valentin , qui avait de besoin d'un Garde-chasse ; j'ons couru pour lui demander la parférence. Mais il m'a dit , dit-il , qu'il ne me prendrait qu'avec la recommandation d'un çartificat de vote part , mon bon Seigneur.

M. D E V A L C O U R T .

Que m'as-tu appris ! quelle était mon injustice ! Eh ! vite que je vole à Paris chercher l'honnête Frédéric.

M. D'ARCI , *ouvrant la porte du cabinet.*  
Vous n'irez pas si loin.

M. D E V A L C O U R T .

Que voulez-vous dire ?

## S C È N E X I .

LES PRÉCÉDENTS , FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC , *se jetant aux pieds de son oncle.*

**I**L est à vos pieds , mon cher oncle.

M. DE VALCOURT , *le relevant & l'embrassant.*

Estimable garçon ! comment pourrai-je expier mes injustices , & récompenser ta vertu ?

B iv

FRÉDÉRIC.

Vous n'êtes donc plus en colère contre moi ?

M. D'ARCI.

Il doit t'aimer mille fois davantage.

GEORGE, *sautant au cou de Frédéric.*

Pardonnez-moi si j'ons tout dégoisé.

M. DE VALCOURT.

Le motif seul peut te faire excuser. Un enfant bien né jamais ne dispose de ses effets, sans la permission de ses parens.

FRÉDÉRIC.

Comme vous aviez chassé George, je craignais que vous ne me défendissiez de le secourir... Mon cher oncle, vous auriez pensé comme moi, si vous aviez été témoin de la misère de ce pauvre homme, & si vous aviez été cause de son malheur.

M. DE VALCOURT.

Mon observation n'en est pas moins juste ; mais elle ne détruit pas la bonté de ton cœur : je ne puis que t'estimer. (*Il l'embrasse.*)



## S C È N E . X I I .

LES PRÉCÉDENTS , LA MONTAGNE.

L A M O N T A G N E .

**N**OTRE maître embrasse le bon Frédéric ! Vivat ! la sage vieilleffe couronne la jeunefse eftimable.... Je ne puis modérer les transports de ma joie. (*Il embrasse tout le monde.*)

FRÉDÉRIC, à la Montagne.

Toute la maison doit prendre part à mon bonheur : je n'ai jamais méprifé les domestiques.

L A M O N T A G N E .

Bien au contraire. Auffi ils vous portent tous dans leurs cœurs. Nous ferions heureux fi Monsieur Rodolphe fuivait votre exemple.

## S C È N E X I I I &amp; dernière.

LES PRÉCÉDENTS , RODOLPHE.

RODOLPHE, au fond du Théâtre.

**J'**ENTENDS bien du tapage.... Que vois - je ! Frédéric !.... Je fuis perdu !

M. DE VALCOURT.

Qu'on ne parle point de ce miférable Rodolphe :

B v



c'est lui qui est venu envenimer toutes les actions de l'honnête Frédéric.

RODOLPHE, *au fond du Théâtre.*

Ce Monsieur Frédéric ne va pas manquer de l'irriter de plus-en-plus contre moi.

F R É D É R I C.

Si mon cousin est venu vous faire des rapports infidèles à mon sujet, cessez de lui en vouloir; toutes les apparences m'étaient contraires.

RODOLPHE, *au fond du Théâtre.*

Je ne l'aurais pas cru capable de parler en ma faveur.

M. D E V A L C O U R T.

Est-il possible que mon sang, mon propre fils, soit un si mauvais sujet!.... Il est digne de toute ma haine.

M. D' A R C I.

Voilà comme vous êtes outré dans tous vos sentimens.

F R É D É R I C.

Ah! mon cher oncle, quelle satisfaction pourrais-je goûter, en voyant que je serais cause de votre inimitié contre un fils unique.

RODOLPHE, *au fond du Théâtre.*

Je commence à sentir des remords de tout le mal que je lui voulais.

M. D' A R C I.

Allons, Valcourt, je vais chercher votre fils: qu'une petite mercuriale termine toutes choses.

M. DE VALCOURT.

Non, vous dis-je, je ne veux plus le voir ; je le renie pour mon fils.

RODOLPHE, *au fond du Théâtre.*

O Dieu ! je n'y survivrais pas.

L A M O N T A G N E.

Monsieur, laissez-vous fléchir.

G E O R G E.

Monseigneur, pourriez-vous être inhumain à vos propres entrailles ?

M. DE VALCOURT.

Vos prières sont inutiles.

FRÉDÉRIC, *se jetant aux pieds de M. de Valcourt.*

Eh bien, Monsieur, accablez-moi de nouveau de toute votre colère, chassez-moi de votre maison : ce sort affreux me sera cent fois plus doux que d'occuper la place de mon cousin, & de jouir seul des caresses & d'un bien-être que je dois partager avec lui.

RODOLPHE, *se jetant au cou de son cousin, & tombant ensuite aux pieds de son père.*

Je n'y puis plus tenir.... Mon cher cousin, que tu me rends confus de toutes mes fautes!... Mon papa ! punissez un fils qui voulut rendre la vertu méprisable.

M. DE VALCOURT.

(*A Rodolphe.*) Vos remords & votre repentir

B vj

me désarment... Soyez tous les deux mes enfans. Toi, Frédéric, ne cesse jamais d'aimer la Bienfaisance : elle est la source de toutes les bonnes qualités. Et toi, Rodolphe, apprends à connaître de quel prix est la sagesse.

R O D O L P H E.

Je n'oublierai jamais que si les vertus apparentes ont des charmes, ce n'est que dans la réalité qu'elles procurent le vrai bonheur.

M. D E V A L C O U R T.

Que tout soit heureux autour de moi : George, je te reprends à mon service.

G E O R G E.

J'espérons ne jamais déplaire à mon maître, & me souvenir toujours des obligations que j'avons au petit Monsieur Frédéric.

M. D' A R C I.

Nous voilà donc tous raisonnables.

L A M O N T A G N E, *à part.*

C'est un miracle qui n'arrive pas souvent.

M. D E V A L C O U R T.

Vous voyez, mes amis, que l'hipocrisie est malheureuse, & tourmente ceux qui l'approche : au-lieu que la vraie vertu jouit d'une douceur bien pure, & répand encore autour d'elle la félicité la plus durable.

F I N.